

CHAPITRE II

AUGUSTIN DEMANDE A DIEU DE LUI DONNER
L'INTELLIGENCE DE SES ÉCRITURES.

LIVRE ONZIÈME

CHAPITRE PREMIER

DIEU PRINCIPE ET FIN DE CES CONFESSIONS.

Eh quoi! Seigneur, puisque l'éternité est votre lot, ignorez-vous ce que je vous dis; ou voyez-vous dans le temps ce qui se passe dans le temps? Mais pourquoi donc vous faire un récit de ces choses à ce point circonstancié? Ce n'est assurément pas pour vous en instruire; c'est pour exciter en moi et chez ceux qui me lisent notre amour pour vous, afin que nous disions tous : « Grand est le Seigneur, et infiniment digne de louanges ⁶⁸⁸! » J'ai déjà dit, et je redirai : « C'est par amour de votre amour que je fais cela. » Car nous prions, et cependant la Vérité nous dit : « Le Père sait ce dont vous avez besoin, avant même que vous le lui demandiez ⁶⁸⁹. » Ainsi nous vous ouvrons notre cœur en vous confessant nos misères et vos miséricordes ⁶⁹⁰ pour nous, afin que vous nous délivriez tout à fait, puisque vous avez commencé à le faire, et que nous cessions d'être malheureux en nous, pour goûter le bonheur en vous. Car vous nous avez appelés à nous faire pauvres en esprit, doux, pénitents, à avoir faim et soif de justice, à être miséricordieux, de cœur pur, et pacifiques ⁶⁹¹.

Voilà : je vous ai raconté mille choses, selon mon pouvoir et ma volonté; car c'est vous qui, le premier, avez voulu que je vous confesse, à vous, Seigneur mon Dieu, que « vous êtes bon, et que votre miséricorde est éternelle ⁶⁹² ».

Mais ma plume suffira-t-elle jamais à conter toutes les exhortations, toutes les terreurs, les consolations, les inspirations par où vous m'avez amené à prêcher votre parole et à dispenser à votre peuple votre doctrine sainte? Quand même elle suffirait à conter tout cela, les gouttes de mon temps me coûtent trop cher pour que je le fasse.

Il y a longtemps que je brûle de méditer votre Loi, et de vous confesser à son propos ma science et mon ignorance, les premières clartés dont vous m'avez illuminé et ce qui reste en moi de ténèbres, jusqu'à ce que votre force ait dévoré ma faiblesse. Je ne veux pas que se dispersent en d'autres soucis des heures de liberté que je puis me ménager en dehors des soins indispensables du corps, du travail intellectuel, des services que nous devons aux hommes et de ceux que nous leur rendons sans les leur devoir.

Seigneur mon Dieu, écoutez ma prière ⁶⁹³; que votre miséricorde exauce mon désir ⁶⁹⁴ : il ne brûle pas pour moi seul, il veut aider ma charité pour mes frères; et vous voyez bien dans mon cœur qu'il en est ainsi. Permettez que je vous sacrifie ma pensée et ma langue, qu'elles soient vos servantes, et donnez-moi ce que je dois vous offrir ⁶⁹⁵. Car « je suis pauvre et dénué », tandis que vous, « vous êtes riche pour tous ceux qui vous invoquent ⁶⁹⁶ », et, sans inquiétude pour vous-même, vous vous souciez de nous. Exemptez de toute témérité et de tout mensonge mes lèvres, au-dedans et au-dehors. Que vos Ecritures soient mes chastes délices, que je ne m'égare point en elles et que je n'égare personne à leur sujet. Seigneur, écoutez-moi et ayez pitié, Seigneur ⁶⁹⁷ mon Dieu, lumière des aveugles et vigueur des faibles, mais aussi lumière des clairvoyants et vigueur des forts; soyez attentif à mon âme et entendez-la « crier du fond de l'abîme ⁶⁹⁸ ». Car si vos oreilles sont absentes de l'abîme, où irons-nous? Où adresserons-nous nos cris? « Le jour est à vous, à vous aussi la nuit ⁶⁹⁹ » : vous

n'avez qu'à faire signe et les instants s'envolent. Accordez-moi tout le temps qu'il faut pour méditer les mystères de votre Loi, et qu'elle ne reste point close pour « ceux qui frappent ». Ce n'est pas en vain que vous avez voulu que fussent écrites tant de pages si profondément secrètes. Ces forêts-là ont aussi leurs « cerfs » qui s'y retirent, s'y ressaisissent, s'y promènent, y paissent, s'y couchent et y ruminent ⁷⁰⁰. O Seigneur, achevez de m'instruire et découvrez-moi le sens de ces pages. Voici que votre parole fait ma joie, votre parole l'empporte sur toutes les voluptés. Donnez-moi ce que j'aime, car je l'aime. Et c'est vous qui m'avez donné d'aimer. Ne délaissiez pas les dons de votre libéralité, ne méprisez pas votre herbe altérée. Faites que je vous confesse tout ce que j'aurai trouvé dans vos livres. « Que j'entende la voix de vos louanges ⁷⁰¹ », que je boive à votre source et que je considère « les merveilles de votre Loi ⁷⁰² », depuis le commencement des temps où vous avez fait le ciel et la terre, jusqu'au règne perpétuel dont jouira avec vous votre cité sainte !

Seigneur, « ayez pitié de moi, exaucez ⁷⁰³ » mon désir. Il ne tend, je crois, à rien de terrestre, ni à l'or, ni à l'argent, ni aux pierres précieuses, ni aux beaux vêtements, ni aux honneurs, ni aux hautes charges, ni aux voluptés charnelles, ni à la satisfaction des besoins physiques qui nous accompagnent dans notre pèlerinage en cette vie, tous biens qui, du reste, « nous sont donnés par surcroît, si nous cherchons votre royaume et votre justice ⁷⁰⁴ ».

Voyez, mon Dieu, ce qui excite mon désir. « Les méchants m'ont raconté leurs plaisirs, mais ces plaisirs ne ressemblent pas à ceux que donne votre Loi ⁷⁰⁵. » C'est elle qui excite mon désir. Voyez, ô Père, regardez, voyez, approuvez. Qu'il vous plaise que sous vos regards ⁷⁰⁶ miséricordieux je trouve grâce devant vous, et que l'enclos secret de vos paroles s'ouvre à mon esprit qui heurte à sa porte ! Je vous en supplie par Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils, l'homme qui est assis à votre droite, le Fils de l'homme que vous avez établi ⁷⁰⁷ médiateur entre nous et vous; par qui vous nous avez cherchés alors que nous ne vous cherchions pas, cherchés afin que nous vous cherchions ! Au nom de votre Verbe par qui vous avez créé toutes choses, moi entre autres; de votre Fils unique « par qui vous avez appelé à l'adoption le peuple des croyants ⁷⁰⁸ », dont je fais partie aussi :

je vous en conjure par celui « qui est assis à votre droite ⁷⁰⁹ et intercède pour nous, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science ⁷¹⁰ » ! C'est lui que je cherche dans vos livres. Moïse a écrit de lui : « C'est lui-même qui le dit; c'est donc la vérité qui le dit ⁷¹¹. »

CHAPITRE III

DIEU SEUL PEUT LUI DÉCOUVRIR LE SENS VÉRITABLE DU
VERSET DE LA GENÈSE SUR LA CRÉATION.

Accordez-moi d'entendre et de comprendre comment « dans le principe » vous avez fait le « Ciel et la Terre ⁷¹² ». Moïse l'a écrit. Il l'a écrit et il a disparu; il s'en est allé d'ici, où vous lui avez parlé, pour se rendre auprès de vous, et il n'est plus maintenant devant moi. S'il était là, je le retiendrais, je le questionnerais, je le supplierais en votre nom de m'éclaircir le sens de ce texte, et je prêterais mes oreilles aux paroles qui s'échapperaient de sa bouche. S'il me parlait hébreu, sa voix frapperait vainement mon oreille, elle n'atteindrait pas mon esprit; mais s'il me parlait latin, je comprendrais ses paroles. Mais d'où saurais-je s'il dit vrai? Quand même je le saurais, serait-ce de lui que je le saurais? Non, ce serait au-dedans de moi, dans le réduit intérieur de la pensée que la Vérité, qui n'est ni hébraïque, ni grecque, ni latine, ni barbare, me dirait, sans l'aide d'une bouche ni d'une langue, sans bruit de syllabes : « Il dit vrai. » Et moi aussitôt, avec la certitude de la foi, je dirais à l'homme de Dieu : « Tu dis vrai ! » Mais ne pouvant l'interroger, c'est à vous, ô Vérité, qui remplissiez son esprit lorsqu'il disait des paroles véritables, c'est à vous, mon Dieu, que j'adresse ma prière : pardonnez-moi mes péchés ⁷¹³. Vous avez accordé à votre serviteur de dire ces choses, accordez-moi de les comprendre.

CHAPITRE IV

LE CIEL ET LA TERRE PROCLAMENT LE CRÉATEUR.

Voici qu'existent le ciel et la terre. Ils crient qu'ils ont été créés, car ils changent et varient. Mais ce qui n'a pas été créé et cependant existe ne contient rien qu'il n'ait déjà contenu. Ils crient aussi qu'ils ne se sont pas créés eux-mêmes : « Nous sommes parce que nous avons été créés. Nous n'étions donc pas avant d'être, afin de pouvoir nous créer nous-mêmes. » Et cette voix qui nous parle, c'est l'évidence même.

C'est donc vous, Seigneur, qui les avez créés, vous qui êtes beau, car ils sont beaux; vous qui êtes bon, car ils sont bons; vous qui *êtes*, car ils *sont*. Mais ils ne sont pas beaux, ils ne sont pas bons, ils n'existent pas parfaitement comme vous, leur Créateur. Même en comparaison de vous, ils n'ont ni beauté, ni bonté, ni existence. Nous le savons, nous vous en rendons grâce, et notre science, comparée à votre science, n'est qu'ignorance.

CHAPITRE V

LA CRÉATION EST L'ŒUVRE DE LA PAROLE DIVINE.

Mais comment avez-vous créé le ciel et la terre, et de quelle machine vous êtes-vous servi pour votre grandiose travail? Vous n'opérez pas comme l'artiste, lequel façonne un corps avec un autre corps, au gré de son esprit, qui a le pouvoir d'extérioriser la forme qu'il aperçoit en lui-même au moyen de l'œil intérieur. Ce pouvoir d'où viendrait-il à l'esprit, si vous n'aviez créé l'esprit? Et cette forme, il l'impose à une matière qui existe déjà, et propre à être transformée, comme la terre, la pierre, le bois, l'or ou toute autre substance. Mais d'où ces choses tireraient-elles l'être, si vous ne les aviez créées? C'est vous qui avez créé le corps de l'artiste, l'âme qui commande à ses membres, la matière dont il fait quelque chose, le génie qui conçoit et voit

au-dedans de lui ce qu'il exécutera au dehors, les organes des sens, ces interprètes au moyen desquels il fait passer ses intentions de son âme dans la matière et informe l'esprit de ce qu'il a réalisé, afin que celui-ci consulte la vérité, ce juge intérieur, pour savoir si l'ouvrage est bon.

Tout cela vous loue comme le Créateur de toutes choses. Mais vous, comment les créez-vous? Comment avez-vous créé, mon Dieu, le ciel et la terre? Ce n'est assurément ni dans le ciel, ni sur la terre que vous avez créé le ciel et la terre. Ce n'est pas non plus dans l'air ni sous les eaux qui dépendent du ciel et de la terre. Ce n'est pas dans l'univers que vous avez créé l'univers, puisqu'il n'y avait point d'espace où il pût être créé avant d'être créé pour être. Vous n'aviez pas en main la matière dont vous eussiez fait le ciel et la terre. D'où vous serait venu ce que vous n'aviez pas fait pour en faire quelque chose? Qu'est-ce qui existe sinon parce que vous êtes? Vous avez donc parlé et le monde fut⁷¹⁴, et c'est par votre parole que vous l'avez créé.

CHAPITRE VI

IMPOSSIBLE DE CONCEVOIR LA PAROLE CRÉATRICE
COMME SOUMISE A LA LOI DU TEMPS.

Mais comment avez-vous parlé? Fut-ce comme parla cette voix qui, sortant de la nue, dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé⁷¹⁵ »? Cette parole se fit entendre et puis on ne l'entendit plus; elle eut un commencement et une fin; ses syllabes résonnèrent, puis passèrent, la seconde succédant à la première, la troisième à la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la dernière, qui vint après toutes les autres — après quoi ce fut le silence. Il suit de là avec une clarté évidente que cette parole fut proférée par l'organe mobile et temporel d'une créature au service de votre éternelle volonté. Et ces paroles prononcées dans le temps, l'oreille extérieure les communiqua à l'intelligence dont l'oreille intérieure est aux écoutes de votre Verbe éternel. Mais l'intelligence compara ces paroles qui avaient résonné dans le temps au silence de votre Verbe éternel, et elle dit : « C'est différent, très différent. Ces paroles sont bien au-dessous

de moi, elles ne *sont* même pas, car elles fuient et passent; mais le Verbe de Dieu demeure au-dessus de moi éternellement ⁷¹⁶. »

Si donc c'est par des paroles sonores et passagères que vous avez dit : « Que le ciel et la terre soient ! », si c'est ainsi que vous les avez créés, c'est qu'il y avait déjà, avant le ciel et la terre, une créature corporelle dont les mouvements déroulés dans le temps avaient fait vibrer cette voix dans le temps aussi. Or il n'y avait point de corps avant le ciel et la terre, ou s'il y en avait un, c'est que vous l'aviez certainement créé sans le secours d'une voix aux paroles successives, afin que précisément pût être créée par vous cette voix aux paroles successives qui devait prononcer : « Que le ciel et la terre soient ! » Car un corps, quel qu'il fût, condition de l'existence d'une telle voix, n'eût pas existé, si vous ne l'eussiez créé. Mais pour créer ce corps grâce auquel auraient pu être émises ces paroles, de quelle parole vous êtes-vous donc servi ?

CHAPITRE VII

DIEU A CRÉÉ LE MONDE
PAR SON VERBE QUI LUI EST COÉTERNEL.

C'est ainsi que vous nous appelez à comprendre le Verbe, qui est « Dieu auprès de vous qui êtes Dieu aussi », qui est prononcé éternellement et en qui tout est prononcé éternellement. Ce n'est pas une suite de paroles où, l'une achevée, l'autre lui succède, de façon qu'à la fin tout puisse être exprimé, mais tout est exprimé en même temps et éternellement. Autrement, ce serait le temps et le changement, et non point la véritable éternité ni la véritable immortalité.

Cela je le sais, mon Dieu, et je vous en rends grâces ⁷¹⁷. Je le sais, je vous le confesse, Seigneur; et il le sait avec moi et vous bénit, quiconque n'est pas ingrat pour l'indubitable vérité. Nous savons, Seigneur, nous savons que ne plus être après avoir été ou être quand on n'était pas c'est mourir et naître. Mais votre Verbe étant vraiment immortel et éternel, il n'y a en lui ni passage ni succession. Aussi est-ce par votre Verbe

qui vous est coéternel que vous dites éternellement tout ce que vous dites et qu'existe tout ce à quoi vous dites d'exister. Ce n'est pas autrement que par votre parole que vous créez : toutefois elles n'arrivent pas à l'existence toutes en même temps ni de toute éternité, les choses que vous créez par votre parole.

CHAPITRE VIII

« LA VRAIE LUMIÈRE,
QUI ILLUMINE TOUT HOMME VENANT EN CE MONDE ».

Pourquoi, je vous le demande, Seigneur mon Dieu ? En un sens je le comprends, mais je ne sais comment l'exprimer. Faut-il dire que tout ce qui a un commencement et une fin commence et finit lorsque l'éternelle raison, où il n'y a ni commencement ni fin, connaît qu'il doit commencer ou finir ? Cette raison, c'est votre Verbe qui est « le Principe, car il nous parle aussi ⁷¹⁸ ». C'est ce qu'il nous a dit dans l'Évangile par la voix de la chair, et cette parole a résonné extérieurement aux oreilles des hommes, afin qu'on crût en lui, qu'on le cherchât en soi-même, et qu'on le trouvât dans l'éternelle Vérité où un bon maître, un seul maître instruit tous ses disciples ⁷¹⁹.

Là j'entends votre voix, Seigneur, qui me dit que celui-là nous parle réellement qui nous instruit, et que celui qui ne nous instruit pas, même s'il parle, sa parole est non avenue. Mais qui nous instruit, sinon l'immuable Vérité ? Car les leçons de la créature instable ne valent que pour nous conduire à la Vérité, qui est stable. En elle nous nous instruisons véritablement lorsque, debout, nous l'écoutons, nous réjouissant à cause de la voix de l'Époux ⁷²⁰ et nous réunissant à Celui de qui nous venons. C'est pourquoi il est le « Principe », car, s'il ne subsistait pas, dans nos égarements nous ne saurions où revenir. Quand nous revenons d'une erreur, bien entendu, nous avons conscience d'en revenir, et c'est pour que nous prenions conscience de nos erreurs qu'il nous instruit, car il est le « Principe » et « sa parole s'adresse à nous ».

CHAPITRE IX

AUGUSTIN N'ATTEND RIEN QUE DE DIEU.

C'est dans ce « Principe », ô Dieu, que vous avez créé le ciel et la terre, c'est dans votre Verbe, dans votre Fils, dans votre vertu, dans votre sagesse, dans votre vérité — et votre parole et votre action furent également admirables. Qui le comprendra? Qui le racontera? Quelle est cette lumière qui m'éclaire par intermittence, et qui frappe mon cœur sans le blesser? Je frémis et je brûle d'amour : je frémis parce que, à certains égards, je suis si différent d'elle; je brûle d'amour, parce qu'à d'autres je lui ressemble. La Sagesse, c'est la Sagesse elle-même qui m'éclaire par intervalles : elle déchire les nuages de mon âme qui me recouvrent de nouveau, si je faiblis, des ténèbres et du poids de mes misères. Car, dans mon dénuement, « ma vigueur s'est tellement épuisée ⁷²¹ » que je ne suis même plus capable de supporter mon bien, jusqu'à ce que vous, Seigneur, « qui vous êtes montré secourable à toutes mes iniquités », vous guérissiez encore toutes mes faiblesses. Vous rachèterez « ma vie de la corruption », vous me couronnerez « dans la pitié et la miséricorde » et vous rassasierez de vos biens mon désir », car « ma jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle ⁷²² ». « C'est par l'espérance que nous avons été sauvés et nous attendons vos promesses patiemment ⁷²³ ». Entende qui peut votre langage intérieur, moi je veux crier, plein de foi dans votre oracle : « Que vos œuvres sont magnifiques, Seigneur; vous avez tout créé dans votre Sagesse ⁷²⁴ ! » Elle est le « principe », et c'est « dans ce principe que vous avez créé le ciel et la terre ».

CHAPITRE X

L'ACTE DE LA CRÉATION SERAIT INCOMPATIBLE
AVEC L'ÉTERNITÉ DE DIEU.

Ne sont-ils pas encore pleins de l'erreur du « vieil homme », ceux qui nous disent : « Que faisait Dieu avant de créer le ciel et la terre? » « S'il était oisif, s'il

ne faisait rien, pourquoi ne s'est-il pas toujours ainsi abstenu de toute œuvre dans la suite des temps comme dans le temps précédent? Si un mouvement nouveau est apparu en Dieu, une volonté nouvelle de créer ce qu'il n'avait encore jamais créé, comment parler d'une éternité véritable, là où naît une volonté qui n'existait pas? Car la volonté de Dieu n'est pas une créature, elle précède toute créature : nulle création ne serait possible si la volonté du Créateur ne lui préexistait point. La volonté de Dieu appartient donc à sa substance même. Que si dans la substance de Dieu naît quelque chose qui n'était pas précédemment, on ne peut plus en vérité la nommer éternelle. Et si, de toute éternité, Dieu a voulu l'existence de la créature, pourquoi la créature, elle aussi, n'est-elle pas éternelle ⁷²⁵? »

CHAPITRE XI

L'ÉTERNITÉ DIVINE EST EN DEHORS DU TEMPS.

Ceux qui disent ces paroles ne vous comprennent pas encore, ô Sagesse de Dieu ⁷²⁶, lumière des intelligences; ils ne comprennent pas encore comment est créé ce qui est créé par vous et en vous. Ils aspirent à connaître le goût des choses éternelles, mais « leur esprit vole, encore plein de vanité ⁷²⁷ », sur les flots du passé et de l'avenir.

Qui la retiendra cette intelligence, qui la fixera pour qu'elle acquière un peu de stabilité, qu'elle entrevoie dans un ravissement la splendeur de l'éternité toujours stable, qu'elle la compare à la durée jamais stable et trouve toute comparaison impossible? Elle verrait que la longueur du temps n'est faite que de la succession d'une multitude d'instant, qui ne peuvent se dérouler simultanément; qu'au contraire, dans l'éternité, rien n'est successif, tout est présent, alors que le temps ne saurait être présent tout à la fois. Elle verrait que tout le passé est refoulé par le futur, que tout le futur suit le passé, que tout le passé et le futur tirent leur être et leur cours de l'éternel présent. Qui retiendra l'intelligence de l'homme pour qu'elle s'arrête et voie comment, toujours stable, l'éternité qui n'est ni future, ni passée, détermine le futur et le passé?

Ma main en aurait-elle la force ⁷²⁸ ? ou cette main de ma bouche qui est ma parole pourrait-elle accomplir une telle œuvre ?

CHAPITRE XII

DIEU AVANT LA CRÉATION.

Voici ma réponse à la question : « Que faisait Dieu avant de créer le ciel et la terre ? » Je ne veux pas répondre ce que répondit plaisamment quelqu'un pour éluder la difficulté du problème : « Il préparait des supplices à ceux qui scrutent ces profonds mystères. » Autre chose est y voir clair, autre chose est se moquer. Non ce n'est pas ma réponse. Plus me plaît de dire : « Je ne sais pas », quand je ne sais pas, que de livrer au ridicule qui pose une si profonde question, et de faire louer qui répond si mal.

Mais je dis que vous êtes, vous, notre Dieu, le Créateur de toute créature; et, si par « ciel » et « terre » on entend toute créature, j'ose dire : « Avant que Dieu fît le ciel et la terre, il ne faisait rien. » Car s'il eût fait quelque chose, qu'eût-il fait sinon une créature ? Et plaise à Dieu que je sache tout ce que je désire savoir pour mon avantage, aussi évidemment que je sais que nulle créature n'était créée avant la création.

CHAPITRE XIII

ON NE PEUT CONCEVOIR UN TEMPS ANTÉRIEUR A L'EXISTENCE DU MONDE, CAR DIEU A CRÉÉ L'UN AVEC L'AUTRE.

Si quelque esprit léger, vagabondant à travers les images des temps écoulés, s'étonne que vous, le Dieu tout-puissant, qui avez créé et conservé toutes choses, vous, l'ouvrier du ciel et de la terre, vous vous soyez abstenu, jusqu'aux jours de la création, pendant des siècles innombrables, d'une telle œuvre, que celui-là s'éveille et prenne conscience de l'erreur attachée à son étonnement.

Comment des siècles innombrables auraient-ils pu

passer, puisque vous, l'auteur et le créateur des siècles, vous ne les aviez pas encore faits ? Y aurait-il eu une durée, si vous ne l'aviez créée ? Et comment se serait-elle déroulée, si elle n'avait jamais existé ?

Dès lors que vous êtes l'artisan de tous les temps, s'il exista un temps, avant la création par vous du ciel et de la terre, pourquoi dit-on que vous restiez oisif ⁷²⁹ ? Car ce temps même, c'est vous qui l'aviez créé, et les temps n'ont pas pu s'écouler avant que vous fissiez les temps. Si, au contraire, avant le ciel et la terre, nul temps n'existait, pourquoi demande-t-on ce que vous faisiez alors ? Il n'y avait pas d' « alors » là où il n'y avait pas de temps.

Ce n'est pas dans le temps que vous précédez le temps : autrement vous n'auriez pas précédé tous les temps. Mais vous précédez tout le passé de la hauteur de votre éternité toujours présente, et vous dominez tout l'avenir, parce qu'il est l'avenir et qu'à peine arrivé, il sera passé, alors que vous, « vous demeurez le même, et que vos années ne passeront pas ⁷³⁰ ». Vos années ne vont ni ne viennent; mais les nôtres vont et viennent, afin que toutes viennent. Vos années demeurent toutes simultanément, puisqu'elles demeurent; elles ne s'en vont pas, elles ne sont pas chassées par celles qui arrivent, car elles ne passent pas, tandis que les nôtres ne seront toutes que lorsque toutes elles ne seront plus. « Vos années ne font qu'un seul jour ⁷³¹ » et votre jour n'est pas un événement quotidien, c'est un [perpétuel] aujourd'hui, car votre aujourd'hui ne cède pas la place au lendemain et le lendemain ne succède pas à hier. Votre aujourd'hui, c'est l'Éternité : c'est pour cela que vous avez engendré un Fils coéternel, à qui vous avez dit : « Je t'ai engendré aujourd'hui ⁷³² ». Tous les temps sont votre œuvre, vous êtes avant tous les temps et il ne se peut pas qu'il y eût un temps où le temps n'était pas.

CHAPITRE XIV

LE PROBLÈME DU TEMPS.

En aucun temps vous n'êtes donc resté sans rien faire, car vous aviez fait le temps lui-même. Et nul temps ne

vous est coéternel parce que vous demeurez immuablement; si le temps demeurerait ainsi, il ne serait pas le temps. Qu'est-ce en effet que le temps? Qui serait capable de l'expliquer facilement et brièvement? Qui peut le concevoir, même en pensée, assez nettement pour exprimer par des mots l'idée qu'il s'en fait? Est-il cependant notion plus familière et plus connue dont nous usions en parlant? Quand nous en parlons, nous comprenons sans doute ce que nous disons; nous comprenons aussi, si nous entendons un autre en parler.

Qu'est-ce donc que le temps? Si personne ne me le demande, je le sais; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. Pourtant, je le déclare hardiment, je sais que si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé; que si rien n'arrivait, il n'y aurait pas de temps à venir; que si rien n'était, il n'y aurait pas de temps présent.

Comment donc, ces deux temps, le passé et l'avenir, sont-ils, puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore? Quant au présent, s'il était toujours présent, s'il n'allait pas rejoindre le passé, il ne serait pas du temps, il serait l'éternité. Donc, si le présent, pour être du temps, doit rejoindre le passé, comment pouvons-nous déclarer qu'il est aussi, lui qui ne peut être qu'en cessant d'être? Si bien que ce qui nous autorise à affirmer que le temps est, c'est qu'il tend à n'être plus ⁷³³.

CHAPITRE XV

QUE POUVONS-NOUS MESURER DU TEMPS?

Cependant nous disons un temps long, un temps court, et nous ne le disons que du passé et de l'avenir. Par exemple, nous appelons un long passé les cent ans qui ont précédé le moment où nous parlons, un long avenir les cent ans qui le suivront; un court passé, c'est pour nous, je pense, les dix jours d'avant, un court avenir les dix jours d'après. Mais comment peut être long ou court ce qui n'est pas? Le passé n'est plus et l'avenir n'est pas encore. C'est pourquoi ne disons plus : « le passé est long », mais disons du passé : « Il a été long », et de l'avenir : « Il sera long. »

Seigneur, vous qui êtes ma lumière ⁷³⁴, est-ce que votre vérité ne va pas, ici encore, se rire de l'homme? Car ce temps passé, fut-il long lorsqu'il était déjà passé, ou lorsqu'il était encore présent? Il pouvait bien être long tant qu'il existait quelque chose qui pût être long. Mais une fois passé, il n'était plus : d'où il suit qu'il ne pouvait être long, parce qu'il n'était plus du tout.

Ne disons donc pas : « Le temps passé a été long », car nous ne trouverons en lui rien qui fût susceptible d'être long; dès lors qu'il est passé, il n'est plus. Mais disons : « Le temps présent a été long », car il n'était long que lorsqu'il était présent. Il n'avait pas encore passé et fini d'être; aussi était-il susceptible d'être long. Mais après avoir passé, il a, du coup, cessé d'être long, ayant cessé d'être.

Voyons donc, ô âme humaine, si un temps présent peut être long; car il t'a été donné d'en percevoir et d'en mesurer les moments. Que me répondras-tu?

Est-ce que cent années présentes sont un long temps? Vois d'abord si cent années peuvent être présentes. Si c'est la première année qui est en cours, elle est présente, elle, mais les quatre-vingt-dix autres sont encore futures, et ainsi elles ne sont pas encore. Mais si c'est la seconde, il y en a une de déjà passée, la seconde est présente, et toutes les autres sont futures. De cette période de cent années, quelle que soit l'année que nous supposons présente, toutes celles qui l'auront précédée seront passées, celles qui la suivront seront futures. Les cent années n'ont donc pu être présentes en même temps.

Vois maintenant si du moins l'année qui s'écoule est elle-même présente. Si c'est le premier mois qui s'écoule, les autres sont futurs. Est-ce le second? Le premier est alors passé, les autres ne sont pas encore. Ainsi une année en cours n'est pas tout entière présente, et comme elle n'est pas entièrement présente, il n'est donc pas vrai de dire que l'année soit présente. Car une année, c'est douze mois; quel que soit celui que vous considérez, le seul mois présent est le mois en cours. Même le mois en cours n'est pas présent : il n'y a qu'un seul jour qui le soit. Si c'est le premier jour, tous les autres sont futurs; si c'est le dernier, tous les autres sont passés; si c'est un jour dans l'entre-deux, il est entre les jours passés et les jours futurs.

Voilà donc ce temps présent, le seul à qui nous trouvions des titres à être appelé long, réduit à l'espace d'un

seul jour à peine. Mais cette unique journée, examinons-la : elle n'est pas tout entière présente. Elle se compose au total de vingt-quatre heures de jour et de nuit : relativement à la première, toutes les autres sont futures; relativement à la dernière, toutes les autres sont passées; chaque heure intermédiaire a derrière elle des heures passées et devant elle des heures futures. Cette heure unique elle-même s'écoule par fragments fugitifs; tout ce qui s'est envolé d'elle est passé, tout ce qui lui reste est futur. Si on conçoit un point de temps, tel qu'il ne puisse être divisé en particules d'instant, si petites soient-elles, c'est cela seulement qu'on peut dire « présent », et ce point vole si rapidement du futur au passé qu'il n'a aucune étendue de durée. Car s'il était étendu, il se diviserait en passé et en futur, mais le présent n'a point d'étendue.

Où est donc le temps que nous puissions appeler long? Est-ce le futur? Mais du futur, nous ne disons pas qu'il est long, car il n'est pas encore pour pouvoir être long. Mais nous disons : « Il sera long. » Quand donc le sera-t-il? Si actuellement il est encore dans le futur, il ne saurait être long : n'étant pas encore, il ne peut pas être long. S'il ne doit être long qu'à l'heure où, émergeant du futur qui n'est pas encore, il aura commencé à être et sera devenu le présent, de sorte qu'il puisse être une réalité susceptible d'être longue, dans ce cas le présent nous crie avec les paroles de tout à l'heure qu'il ne peut pas être long.

CHAPITRE XVI

LE PRÉSENT SEUL EST MESURABLE.

Et cependant, Seigneur, nous avons conscience des intervalles de temps; nous les comparons entre eux; nous disons que les uns sont plus longs, les autres plus courts. Nous mesurons aussi de combien telle durée est plus longue ou plus courte que telle autre; nous répondons que celle-ci est le double ou le triple; que celle-là est simple ou que l'une et l'autre sont seulement égales. Mais c'est le temps en train de passer que nous mesurons par la conscience que nous en prenons. Quant au passé qui n'est plus, quant au futur qui n'est pas encore,

qui peut les mesurer, à moins qu'on n'ose prétendre que le néant peut se mesurer? Ainsi lorsque le temps passe, il peut être perçu par la conscience et mesuré. Mais quand il est passé, il n'est point mesurable, car il n'est plus.

CHAPITRE XVII

LE PASSÉ ET L'AVENIR EXISTENT PUISQU'ON PEUT LES CONCEVOIR.

Je cherche, ô Père, je n'affirme pas; mon Dieu, aidez-moi, dirigez-moi⁷³⁵. Qui oserait me soutenir qu'il n'y a pas trois parties du temps, comme nous l'avons appris, étant enfants, et enseigné aux enfants, le passé, le présent et le futur, et que seul le présent existe puisque les deux autres ne sont pas? Ou bien serait-ce qu'elles existent aussi, mais que le présent sort de quelque lieu secret, lorsque de futur il devient présent, et que le passé se retire aussi dans un lieu secret, lorsque de présent il devient passé? Car où ont-ils vu l'avenir, ceux qui l'ont prédit, s'il n'existe pas encore? Il est impossible de voir ce qui n'existe pas. Et ceux qui racontent le passé feraient des récits sans vérité, s'ils ne voyaient les événements par l'esprit. Si ce passé n'avait aucune existence, il serait tout à fait impossible de le voir. Par conséquent, le futur et le passé existent également.

CHAPITRE XVIII

LE PASSÉ ET L'AVENIR NOUS SONT PRÉSENTS DANS LES REPRÉSENTATIONS DE NOTRE ESPRIT.

Permettez-moi, Seigneur, d'étendre davantage mes recherches, ô vous qui êtes mon espérance⁷³⁶, faites que mon effort ne soit point troublé.

Si le futur et le passé existent, je veux savoir où ils sont. Si je n'en suis pas encore capable, je sais du moins que, où qu'ils soient, ils n'y sont ni en tant que futur, ni en tant que passé, mais en tant que présents. Car si le

futur y est en tant que futur, il n'y est pas encore; si le passé y est en tant que passé, il n'y est plus. Où donc qu'ils soient, quels qu'ils soient, ils ne sont qu'en tant que présents. Lorsque nous faisons du passé des récits véritables, ce qui vient de notre mémoire, ce ne sont pas les choses elles-mêmes, qui ont cessé d'être, mais des termes conçus à partir des images des choses, lesquelles en traversant nos sens ont gravé dans notre esprit des sortes d'empreintes. Mon enfance, par exemple, qui n'est plus est dans un passé disparu lui aussi; mais lorsque je l'évoque et la raconte, c'est dans le présent que je vois son image, car cette image est encore dans ma mémoire.

La prédiction de l'avenir se fait-elle selon le même mécanisme? Les événements qui ne sont pas encore, sont-ils représentés à l'avance dans notre esprit par des images déjà existantes? J'avoue, mon Dieu, que je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est que d'habitude nous préméditons nos actions futures, que cette préméditation appartient au présent, tandis que l'action préméditée n'est pas encore, étant future. Lorsque nous l'aurons entreprise, et que nous nous serons mis à réaliser ce que nous avions prémédité, alors l'action existera, puisqu'elle sera à ce moment non plus future, mais présente.

De quelque façon que se produise ce mystérieux presentiment de l'avenir, on ne peut voir que ce qui est. Or ce qui est déjà n'est pas futur, mais présent. Lorsqu'on déclare voir l'avenir, ce que l'on voit, ce ne sont pas les événements eux-mêmes, qui ne sont pas encore, autrement dit qui sont futurs, ce sont leurs causes ou peut-être les signes qui les annoncent et qui les uns et les autres existent déjà : ils ne sont pas futurs, mais déjà présents aux voyants et c'est grâce à eux que l'avenir est conçu par l'esprit et prédit. Ces conceptions existent déjà, et ceux qui prédisent l'avenir les voient présentes en eux-mêmes.

Je voudrais faire appel à l'éloquence d'un exemple pris entre une foule d'autres. Je regarde l'aurore, j'annonce le proche lever du soleil. Ce que j'ai sous les yeux est présent, ce que j'annonce est futur : non point le soleil qui est déjà, mais son lever qui n'est pas encore. Pourtant si je n'avais pas une image mentale de ce lever même, comme à cet instant où j'en parle, il me serait impossible de le prédire. Mais cette aurore que j'aperçois dans le ciel n'est pas le lever du soleil, bien qu'elle le précède; pas davantage ne l'est l'image que je porte dans mon esprit : seulement toutes les deux sont pré-

sentes, je les vois et ainsi je puis dire d'avance ce qui va se passer. L'avenir n'est donc pas encore; s'il n'est pas encore, il n'est pas et s'il n'est pas il ne peut absolument pas se voir, mais on peut le prédire d'après les signes présents qui sont déjà et qui se voient.

CHAPITRE XIX

PRIÈRE A DIEU.

Mais vous qui réglez sur votre création, de quelle manière apprenez-vous aux âmes ce qui doit arriver? Car vous l'avez appris à vos prophètes. De quelle manière enseignez-vous l'avenir, vous pour qui rien n'est à venir? Ou plutôt comment enseignez-vous les signes présents de l'avenir? Car ce qui n'existe pas ne peut, évidemment, être enseigné. Le moyen dont vous vous servez se dérobe à mes regards; il surpasse mes forces; par moi-même je ne pourrai y atteindre, mais je le pourrai avec votre secours⁷³⁷, quand vous me l'aurez accordé, ô douce Lumière des yeux de mon âme⁷³⁸!

CHAPITRE XX

PREMIERS RÉSULTATS DE LA RECHERCHE.

Ce qui m'apparaît maintenant avec la clarté de l'évidence, c'est que ni l'avenir, ni le passé n'existent. Ce n'est pas user de termes propres que de dire : « Il y a trois temps, le passé, le présent et l'avenir. » Peut-être dirait-on plus justement : « Il y a trois temps : le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur. » Car ces trois sortes de temps existent dans notre esprit et je ne les vois pas ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire; le présent du présent, c'est l'intuition directe; le présent de l'avenir, c'est l'attente. Si l'on me permet de m'exprimer ainsi, je vois et j'avoue qu'il y a trois temps, oui, il y en a trois.

Que l'on persiste à dire : « Il y a trois temps, le passé, le présent et l'avenir », comme le veut un usage abusif,

oui qu'on le dise. Je ne m'en soucie guère, ni je n'y contredis ni ne le blâme, pourvu cependant que l'on entende bien ce qu'on dit, et qu'on n'aille pas croire que le futur existe déjà, que le passé existe encore. Un langage fait de termes propres est chose rare : très souvent nous parlons sans propriété, mais on comprend ce que nous voulons dire.

CHAPITRE XXI

LE PROBLÈME SE COMPLIQUE.

J'ai dit un peu plus haut que nous mesurons le temps en train de passer; de sorte que nous pouvons déclarer un laps de temps double d'un autre, ou égal à un autre, et énoncer entre les parties du temps n'importe quel autre rapport par ce procédé de mesure.

Donc, comme je le disais, nous mesurons le temps au moment où il passe. Si on me demandait : « Comment le savez-vous ? » je répondrais : « Je le sais, parce que nous le mesurons et qu'il est impossible de mesurer ce qui n'existe pas; or le passé et l'avenir n'existent pas. » Quant au présent, comment le mesurons-nous, puisqu'il est dénué d'étendue? On ne le mesure donc que pendant qu'il passe; quand il est passé, on ne le mesure plus, car il n'y a plus rien à mesurer.

Mais d'où vient, par où passe, où va le temps, lorsqu'on le mesure? D'où vient-il, sinon de l'avenir? Par où passe-t-il, sinon par le présent? Où va-t-il, sinon vers le passé? De ce qui n'est pas encore, à travers ce qui est sans étendue, il court vers ce qui n'est plus.

Cependant que mesurons-nous, si ce n'est le temps dans un certain espace? Lorsque nous disons d'un temps qu'il est simple, double, triple, égal, ou que nous formulons quelque autre rapport de ce genre, nous ne faisons que mesurer des espaces de temps. Dans quel espace mesurons-nous donc le temps au moment où il passe? Est-ce dans le futur d'où il vient pour passer? Mais ce qui n'existe pas encore est impossible à mesurer. Est-ce dans le présent par où il passe? Mais on ne mesure pas ce qui est sans étendue. Est-ce dans le passé où il s'écoule? Mais ce qui n'est plus échappe à la mesure.

CHAPITRE XXII

PRIÈRE A DIEU POUR Y VOIR CLAIR DANS CES TÉNÉBRES.

Mon esprit brûle de savoir le mot de cette énigme si compliquée! Seigneur, mon Dieu, mon bon Père, je vous en conjure par le Christ, ne fermez pas à mon désir l'abord de ces problèmes familiers et obscurs; permettez-lui d'y pénétrer, et faites qu'ils s'éclaircissent de la lumière de votre miséricorde, ô Seigneur. Qui interrogerai-je à leur sujet? A qui confesserai-je mon ignorance plus utilement qu'à vous qui ne pouvez voir avec déplaisir le zèle violent qui m'enflamme pour vos Écritures? Donnez-moi ce que j'aime : car j'aime et c'est vous qui m'avez donné d'aimer. Faites-moi ce don, ô Père, vous qui savez vraiment « ne donner que de bonnes choses à vos fils ⁷³⁹ ». Faites-moi ce don, puisque j'ai entrepris de connaître et que l'effort est rude ⁷⁴⁰ jusqu'à ce que vous « m'ouvriez ». Je vous en supplie, par le Christ, au nom du Saint des Saints, que personne ne me trouble. « J'ai cru, et c'est pourquoi je parle ⁷⁴¹. » Mon espoir, l'espoir pour lequel je vis, c'est « de contempler les délices du Seigneur ⁷⁴² ». Voici que « depuis longtemps vous avez créé mes jours ⁷⁴³, et ils passent », je ne sais comment.

Nous n'avons à la bouche que le temps et le temps, les temps et les temps. « Combien de temps cet homme a-t-il parlé? » « Combien de temps lui a-t-il fallu pour faire cela? » « Qu'il y a longtemps que je n'ai vu telle chose! » « La durée de cette syllabe est le double de celle-là qui est brève. » Voilà ce que nous disons et entendons, on nous comprend et nous comprenons. Ce sont paroles évidentes et d'un usage courant, et cependant elles sont pleines d'obscurité, et les comprendre serait une découverte.

CHAPITRE XXIII

LE TEMPS N'EST PAS LE MOUVEMENT.

J'ai entendu dire à un docte que le temps c'est proprement le mouvement du soleil, de la lune et des astres.

Je ne suis pas de son avis. Pourquoi, à ce compte, le temps ne serait-il pas plutôt le mouvement de tous les corps ? Si les astres du ciel s'arrêtaient, et que la roue du potier continuât de tourner, est-ce qu'il n'y aurait plus de temps pour en mesurer les tours, pour nous permettre de dire qu'ils s'accomplissent à des intervalles égaux, ou tantôt plus lentement, tantôt plus rapidement, que les uns durent davantage, les autres moins ? Et en disant cela, ne parlerions-nous pas dans le temps ? N'y aurait-il pas dans nos paroles des syllabes les unes longues, les autres brèves pour cette raison que les unes résonnent plus longtemps, les autres moins longtemps ?

Mon Dieu, accordez aux hommes d'apercevoir, de connaître, sur un exemple de petite importance, ce que les choses petites et grandes ont de commun. Il y a des astres, des flambeaux célestes⁷⁴⁴, « qui servent de signes et marquent les saisons, les jours, les années. » Cela est vrai, et ce n'est pas moi qui soutiendrais que le tour réalisé par cette petite roue de bois constitue le jour, mais le philosophe dont je rapporte l'opinion ne pourrait pas davantage prétendre que le tour de la roue n'est pas du temps.

Pour moi, je désire connaître l'essence, la nature du temps, qui nous sert à mesurer les mouvements des corps et nous fonde à dire, par exemple, qu'un mouvement dure deux fois plus qu'un autre. Ce qu'on appelle un jour, ce n'est pas seulement le temps où le soleil est au-dessus de la terre et qui distingue le jour de la nuit : c'est aussi la révolution tout entière qu'il accomplit de l'Orient à l'Orient, et qui nous fait dire : « Tant de jours ont passé », entendant par là aussi les nuits, qui ne sont pas comptées à part. Donc puisque le jour s'accomplit par le mouvement du soleil et le cercle qu'il décrit de l'Orient à l'Orient, je me demande si c'est le mouvement même qui est le jour ou si c'est le temps que dure le mouvement, ou l'un et l'autre à la fois.

Dans l'hypothèse où le mouvement du soleil serait le jour, nous aurions un jour, même si le soleil ne mettait qu'une heure à achever sa course. Dans la deuxième hypothèse, il n'y aurait pas de jour si d'un lever de soleil à un autre lever, il ne s'écoulait que le bref espace d'une heure ; et le soleil devrait faire vingt-quatre fois sa révolution, pour que s'accomplît un jour. Disons-nous que c'est à la fois le mouvement du soleil et la durée de ce mouvement qui font le jour ! Mais alors on ne pourrait

pas parler de jour, si le soleil effectuait son tour en l'espace d'une heure, non plus que si, le soleil suspendant sa course, il s'écoulait le même temps que celui qui est nécessaire habituellement au soleil pour achever entièrement sa révolution, d'un matin à l'autre.

Aussi je ne rechercherai plus en quoi consiste ce qu'on nomme le jour, mais ce que c'est que le temps, qui nous sert à mesurer le cours du soleil. En usant de cette mesure nous dirions que le soleil a opéré sa révolution dans un temps moindre de moitié que d'habitude, s'il l'avait accompli en un espace de temps qui correspondrait à douze heures. Et en comparant ces deux durées, nous déclarerions que l'une est simple et l'autre double, quand bien même le soleil mettrait tantôt ce temps simple, tantôt ce temps double à tourner de l'Orient à l'Orient.

Qu'on ne me dise donc plus que c'est le mouvement des corps célestes qui constitue le temps. Lorsque la prière d'un homme fit arrêter le soleil afin que s'achevât la victoire, le soleil était immobile, mais le temps marchait⁷⁴⁵ ; car la bataille fut menée à sa fin dans le temps nécessaire.

Je vois donc que le temps est une espèce de distension. Mais est-il vrai que je le vois, ou ai-je l'illusion de le voir ? C'est vous qui me l'apprendrez, ô Lumière, ô Vérité.

CHAPITRE XXIV

LE TEMPS EST LA MESURE DU MOUVEMENT.

Est-ce votre volonté que j'approuve celui qui dirait que le temps, c'est le mouvement d'un corps ? Non, vous ne le voulez pas. J'entends bien qu'il n'est point de corps qui ne se meuve dans le temps : c'est vous qui le dites. Mais que ce mouvement d'un corps soit précisément le temps, cela je ne l'entends plus et ce n'est pas vous qui le dites. Lorsqu'un corps se meut, c'est le temps qui me sert à mesurer la durée de son mouvement du commencement à la fin. Si je n'en vois pas le commencement et qu'il poursuive son mouvement sans que je voie quand il s'arrête, je suis sans moyen de mesure, si ce n'est peut-être du moment où je com-

mence à voir le corps se mouvoir jusqu'au moment où je ne le vois plus. Si je le vois longtemps, je puis seulement dire que la durée de son mouvement est longue, mais non point de combien elle l'est, car nous ne précisons la valeur d'une durée que par comparaison. Nous disons par exemple : « Ceci a duré autant que cela » ou « cette durée est double de cette autre », et autres expressions de cette sorte. Si nous pouvions noter le point de l'espace d'où part un corps en mouvement et son point d'arrivée, ou ses parties, s'il se meut comme sur un tour, nous pourrions dire combien de temps a duré, d'un point à un autre, le mouvement de ce corps ou de ses parties.

Ainsi le mouvement d'un corps étant autre chose que la mesure de sa durée, qui ne voit à laquelle de ces choses on doit donner le nom de temps? Un corps se meut parfois d'un mouvement plus ou moins rapide, parfois il est arrêté : or, c'est le temps qui nous permet de mesurer, non seulement son mouvement, mais son repos, et de dire : « Il est resté en repos aussi longtemps qu'en mouvement », ou : « Il est resté en repos, deux, trois fois plus qu'en mouvement », ou toute autre détermination, soit exacte, soit, comme on dit, approximative.

Donc le temps n'est pas le mouvement des corps.

CHAPITRE XXV

AUGUSTIN SE TOURNE ENCORE VERS DIEU.

Je vous confesse, Seigneur, que j'ignore encore la nature du temps. Par contre, je vous le confesse aussi ⁷⁴⁶, Seigneur, je sais que c'est dans le temps que je dis ces choses, que voilà longtemps que je parle du temps, et que ce long temps même ne serait ce qu'il est, si du temps ne s'était écoulé. Comment donc puis-je le savoir, ne sachant pas ce que c'est que le temps? Peut-être ignoré-je l'art d'exprimer ce que je sais. Hélas! j'ignore même ce que j'ignore! Me voici, mon Dieu, en votre présence : vous voyez que je ne mens pas, et que je parle selon mon cœur. « Vous allumerez mon flambeau, Seigneur mon Dieu, et vous éclairerez mes ténèbres ⁷⁴⁷. »

CHAPITRE XXVI

LE TEMPS EST UNE DISTENSION DE L'ÂME.

Mon âme ne vous fait-elle pas une confession sincère, en vous confessant que je puis mesurer le temps? Ainsi, Seigneur mon Dieu, je le mesure, et j'ignore ce que je mesure. Je mesure le mouvement des corps à l'aide du temps; et le temps lui-même, ne puis-je donc le mesurer? Mesurerais-je le mouvement d'un corps, sa durée, le temps qu'il met pour aller d'un lieu à un autre, si je ne mesurais le temps où s'effectue ce mouvement?

Mais le temps lui-même, à l'aide de quoi puis-je le mesurer? Avec un temps plus court mesurons-nous un temps plus long, comme avec la coudée on mesure une solive? Ainsi on voit bien que nous mesurons la durée d'une syllabe longue d'après la durée d'une syllabe brève, disant l'une double de l'autre. Pareillement nous mesurons l'étendue des poèmes par le nombre des vers, la longueur des vers par le nombre des pieds, la longueur des pieds par le nombre des syllabes, la durée des syllabes longues par celle des brèves. Ce n'est pas sur des feuillets de livres que nous faisons ces comptes, ce serait mesurer de l'espace et non du temps; mais au passage des paroles, au fur et à mesure qu'on les prononce, nous disons : « Voilà un long poème, car il se compose de tant de vers; ces vers sont longs, car ils sont formés de tant de pieds; ces pieds sont longs, car ils s'étendent sur tant de syllabes; cette syllabe est longue, car elle est le double d'une brève. »

Mais même ainsi, nous n'obtenons pas une mesure exacte du temps : il peut se faire qu'un vers plus court, s'il est prononcé plus lentement, se fasse entendre plus longtemps qu'un vers plus long, récité plus vite. De même un poème, un pied, une syllabe.

D'où il résulte pour moi que le temps n'est rien d'autre qu'une distension. Mais une distension de quoi, je ne sais au juste, probablement de l'âme elle-même. Car qu'est-ce, de grâce, ô mon Dieu, ce que je mesure, quand je dis, soit un peu vaguement : « Cette durée est plus longue que celle-là », soit même exactement : « Cette durée est double de cette autre »? Je mesure le temps,

passé : c'est elle que je mesure, elle qui est présente, et non les choses qui l'ont produite et qui ont passé. C'est elle que je mesure quand je mesure le temps. Donc ou bien le temps est cela même; ou bien je ne mesure pas le temps.

Mais lorsque nous mesurons des silences, et que nous disons que tel silence a eu la même durée que telle parole, ne tendons-nous pas notre esprit vers la mesure de cette parole, comme si elle se faisait encore entendre, afin de pouvoir nous rendre compte, dans l'étendue de la durée, des intervalles du silence? En effet, sans le secours de la voix ni des lèvres, nous nous débitons en pensée des poèmes, des vers, des discours, et nous évaluons l'étendue de leur déroulement, leur durée, les uns par rapport aux autres, exactement comme si nous les récitons à haute voix. Si quelqu'un veut prononcer un son prolongé et en déterminer d'avance, dans son esprit, la longueur, il prend en silence la mesure de cette durée, et la confiant à sa mémoire, il commence à préférer ce son qui retentit jusqu'à ce qu'il atteigne le terme fixé. Que dis-je, il retentit? il a retenti et il retentira : car ce qui de ce son s'est écoulé a retenti; ce qui reste retentira, et de la sorte il s'accomplit, l'attention présente faisant passer l'avenir dans le passé, et le passé s'enrichissant de ce que perd l'avenir, jusqu'à ce que par l'épuisement de l'avenir, tout ne soit plus que passé.

CHAPITRE XXVIII

NOUS MESURONS L'AVENIR PAR L'ATTENTE.

Mais comment l'avenir, qui n'est pas encore, peut-il s'amoindrir et s'épuiser? Comment le passé, qui n'est plus, peut-il s'accroître, si ce n'est parce que dans l'esprit, auteur de ces transformations, il s'accomplit trois actes : l'esprit attend, il est attentif et il se souvient. L'objet de son attente passe par son attention et se change en souvenir. Qui donc ose nier que le futur ne soit pas encore? Cependant l'attente du futur est déjà dans l'esprit. Et qui conteste que le passé ne soit plus? Pourtant le souvenir du passé est encore dans l'esprit.

Y a-t-il enfin quelqu'un pour nier que le présent n'ait point d'étendue, puisqu'il n'est qu'un point évanescant? Mais elle dure, l'attention par laquelle ce qui va être son objet, tend à ne l'être plus. Ainsi ce qui est long, ce n'est pas l'avenir : il n'existe pas. Un long avenir, c'est une longue attente de l'avenir. Ce qui est long, ce n'est pas le passé, qui n'existe pas davantage. Un long passé, c'est un long souvenir du passé.

Je veux chanter un air que je connais : avant de commencer, mon attente se porte sur l'air pris dans son ensemble. Lorsque j'ai commencé, tout ce que j'en laisse tomber dans le passé vient charger ma mémoire. L'activité de ma pensée se partage en mémoire par rapport à ce que j'ai dit et en attente par rapport à ce que je vais dire. Cependant c'est un acte présent d'attention qui fait passer ce qui était futur à l'état de temps écoulé. Plus se prolonge cette opération, plus l'attente est abrégée et plus la mémoire s'accroît, jusqu'au moment où l'attente est complètement épuisée, l'acte étant terminé et passé tout entier dans la mémoire. Et ce qui a lieu pour l'air pris dans son ensemble a lieu pour chacune de ses parties, pour chacune de ses syllabes, et aussi pour un autre acte plus étendu dont cet air n'est peut-être qu'une petite partie. Il en est de même de la vie entière de l'homme, dont les actions humaines sont autant de parties, et enfin de la suite des générations humaines⁷⁵¹, dont chaque existence n'est qu'une partie.

CHAPITRE XXIX

MÉDITATION SUR L'ÉTERNITÉ DE DIEU.

Mais « votre miséricorde vaut mieux que toutes les vies⁷⁵² », et voici que ma vie n'est que dissipation; et « votre droite m'a recueilli⁷⁵³ » en mon Seigneur, le Fils de l'homme, le Médiateur entre Vous qui êtes un et nous qui sommes nombreux, Médiateur en bien des choses et par bien des moyens, afin que « par lui je m'attache à Celui qui, par lui, s'est attaché à moi », et que, libéré des anciens jours, je rassemble mon être dans la poursuite de votre Unité. « Oublieux du passé, sans me disperser dans les choses futures et transitoires, attentif

seulement aux présentes », ce n'est pas dans la dispersion, mais dans l'union de toutes mes forces que je recherche « la palme de la vocation céleste »; là « j'entendrai la voix de votre louange et je contemplerai votre joie ⁷⁵⁴ » qui ne vient, ni ne passe.

Maintenant « mes années s'écoulent dans les gémisséments ⁷⁵⁵ », et vous, ma consolation, ô Seigneur, mon Père, vous êtes éternel. Mais moi, je me suis éparpillé dans le temps, dont j'ignore l'ordre; de tumultueuses vicissitudes déchirent mes pensées et les profondes entrailles de mon âme, jusqu'au jour où je m'écoulerai en vous, purifié et fondu au feu de votre amour.

CHAPITRE XXX

PUISSE DIEU ÉCLAIRER LES INTELLIGENCES !

Alors je me reposerai et m'affermirai en vous, dans votre vérité, ayant trouvé ma forme; je ne subirai plus les questions des gens qui, par une infirmité coupable, veulent boire plus qu'ils ne le peuvent, et disent : « Que faisait Dieu avant de créer le ciel et la terre ? » Ou : « Comment lui est venue l'idée de créer quelque chose, puisqu'il n'avait jamais rien créé auparavant ? »

Accordez-leur, Seigneur, de réfléchir à ce qu'ils disent, de comprendre qu'on ne peut parler de « jamais » là où il n'y a pas de temps. Quand on dit de quelqu'un qu'il n'a jamais rien fait, que veut-on dire sinon qu'il n'a rien fait en aucun temps ? Qu'ils voient donc qu'il ne peut exister de temps en l'absence de la création et qu'ils cessent de débiter de telles absurdités ⁷⁵⁶. Qu'ils soient attentifs, eux aussi, à ce qui est « devant eux ⁷⁵⁷ », qu'ils comprennent que vous êtes, avant tous les temps, le Créateur éternel de tous les temps, et qu'aucun temps ne vous est coéternel, ni aucune créature, fussent-ils au-dessus des temps.

CHAPITRE XXXI

CONCLUSION.

Seigneur, mon Dieu, que de profonds replis dans vos secrets, et comme les conséquences de mes fautes m'en ont rejeté loin ! Guérissez mes yeux et que je me réjouisse de votre lumière ! Certainement, s'il était un esprit d'une science et d'une prescience assez grandes pour connaître le passé et l'avenir comme je connais tel air célèbre, cet esprit nous remplirait d'une extraordinaire admiration et d'une stupeur qui irait jusqu'à l'effroi. Rien, en effet, ne lui resterait mystérieux dans le passé et l'avenir des siècles, exactement comme, lorsque je chante cet air, je sais tout ce que j'en ai chanté depuis le commencement et ce qu'il m'en reste à chanter jusqu'à la fin. Mais loin de moi la prétention d'identifier cette connaissance à celle que vous avez de toutes les choses futures et passées, ô Créateur de l'Univers, Créateur des esprits et des corps. Votre science est bien plus admirable, bien plus mystérieuse. Car celui qui chante ou qui entend chanter un air connu, partagé entre l'attente des notes qui vont venir et le souvenir des notes passées, traverse des impressions variées et ses sens sont tendus. Mais il ne vous arrive rien de pareil à vous, qui êtes immuablement éternel, à vous, Créateur vraiment éternel des esprits. Comme dans le principe vous avez connu le ciel et la terre sans changement dans votre science, ainsi vous avez créé dans le principe le ciel et la terre ⁷⁵⁸, sans que votre action passât par des étapes distinctes. Que celui qui comprend vous loue et que celui qui ne comprend pas vous loue aussi. Oh ! que vous êtes grand, et c'est chez les humbles de cœur que vous demeurez ⁷⁵⁹ ! Car « vous relevez ceux qui sont abattus ⁷⁶⁰ », et ils ne tombent pas, ceux qui grâce à vous restent debout.

LIVRE DOUZIÈME

CHAPITRE PREMIER

DIEU SEUL PEUT NOUS DONNER L'INTELLIGENCE
DE L'ÉCRITURE.

Mon cœur se tourmente, Seigneur, lorsque, dans l'indigence de ma vie, il reçoit le choc des paroles de votre Ecriture Sainte. Voilà pourquoi, le plus souvent, l'abondance des paroles témoigne de la pauvreté de l'intelligence humaine. La recherche use de plus de mots que la découverte; il est plus long de demander que d'obtenir; la main qui frappe se fatigue plus que la main qui prend. Mais nous possédons votre promesse : qui la ruinera? « Si Dieu est pour nous, qui donc est contre nous ⁷⁶¹? » Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira. Car tout homme qui demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvrira à celui qui frappe ⁷⁶². » Telles sont vos promesses : qui pourrait craindre d'être trompé, quand c'est la Vérité qui promet?

CHAPITRE II

LES DEUX CIELS.

Mon humble langue confesse à votre grandeur que vous avez créé le ciel et la terre, le ciel que je vois, cette terre que je foule, et d'où a été tiré le limon que je porte avec moi. Oui, c'est vous qui avez créé tout cela.

Mais, Seigneur, où est le ciel dont nous a parlé la voix du Psalmiste : « Le ciel du ciel appartient au Seigneur, mais il a donné la terre aux enfants des hommes ⁷⁶³? » Où est-il ce ciel que nous ne voyons pas, et en comparaison duquel tout ce que nous voyons n'est que terre? Car tout ce monde matériel, dont notre terre est le fond, bien qu'il ne soit pas parfaitement beau partout, est revêtu, jusque dans ses derniers éléments, d'une plaisante apparence. Mais, par rapport à ce « ciel du ciel », le ciel de notre terre n'est lui aussi que terre. Ainsi il n'est pas absurde d'appeler « terre » ces deux grands corps, si on les compare à ce ciel mystérieux qui est au Seigneur, et non aux enfants des hommes.

CHAPITRE III

LES TÉNÈBRES SUR L'ABÏME.

A n'en point douter, cette terre « était invisible et informe »; c'était je ne sais quel profond abîme au-dessus duquel ne flottait aucune lumière, parce qu'il n'avait aucune forme déterminée. De là ces paroles que vous avez inspirées : « Les ténèbres étaient sur l'abîme ⁷⁶⁴. » Mais qu'est-ce que les ténèbres, sinon l'absence de lumière? Car où eût été la lumière, si elle avait existé? Elle aurait surmonté la terre en l'éclairant. Mais puisque la lumière n'était pas encore, qu'était-ce que la présence des ténèbres, sinon l'absence de lumière? Les ténèbres s'étendaient donc sur l'abîme parce que la lumière n'y régnait pas, de même que là où il n'y a pas de bruit, c'est le silence qui règne. Et que signifie : le silence règne, sinon : il n'y a pas de bruit?

N'est-ce pas vous, Seigneur, qui avez appris cette vérité à l'âme ⁷⁶⁵ qui se confesse à vous? N'est-ce pas vous, Seigneur, qui m'avez appris qu'avant que vous ayez donné forme et figure à cette matière informe, il n'existait rien, ni couleur, ni figure, ni corps, ni esprit? Ce n'était pas un véritable néant, mais quelque chose d'informe, sans aucune figure.

CHAPITRE IV

LA MATIÈRE INFORME.

Quel nom donner à cela, comment en suggérer l'idée aux intelligences paresseuses, sinon en faisant appel à un terme d'un usage courant? Que peut-on trouver dans le monde qui soit plus proche de cette absence totale de forme que la terre et l'abîme? Situés au plus bas degré de la création ils n'ont pas la beauté des corps qui là-haut brillent d'une lumière éclatante. Pourquoi donc ne consentirais-je pas que cette informe matière, que vous avez créée sans beauté pour faire avec elle un monde plein de beauté, ait été commodément désignée aux hommes par ces termes de « terre invisible et inorganisée? »

CHAPITRE V

QU'EST-CE QUE CETTE MATIÈRE?

Ainsi, lorsque la pensée se demande ce qu'elle peut saisir de cette matière et qu'elle se dit : « Ce n'est ni une forme intelligible comme la vie, comme la justice, car elle est la matière dont les corps ont été faits, ni une forme sensible, car il n'est rien qu'on puisse voir ou percevoir dans ce qui est invisible et sans forme. » Quand la pensée humaine se tient ce langage, elle ne peut s'efforcer que de la connaître en l'ignorant ou de l'ignorer en la connaissant ⁷⁰⁶.

CHAPITRE VI

LA MATIÈRE CONSISTE DANS LA MUTABILITÉ DES CORPS.

Quant à moi, Seigneur, si ma bouche et ma plume doivent vous confesser ce que vous m'avez appris de cette matière, je vous dirai qu'autrefois, entendant, sans rien y comprendre, prononcer son nom par des gens

qui n'y comprenaient rien non plus, je tâchais de la concevoir sous des formes innombrables et diverses, et je n'y parvenais pas. Mon esprit roulait dans une extrême confusion des formes hideuses et horribles; c'étaient des formes tout de même, et je nommais informe non ce qui était sans forme, mais ce qui en avait une telle que, venant à m'apparaître, son aspect insolite et bizarre eût dérouté mes sens et confondu ma faiblesse d'homme.

Ainsi ce que je concevais était informe, non par privation de toute forme, mais par comparaison avec des formes plus belles. La véritable raison me conseillait, si je voulais concevoir une chose absolument informe, de le dépouiller entièrement de tout ce qui pouvait lui rester encore de forme, et je n'y parvenais pas; j'avais plus tôt fait de considérer comme inexistant ce qui était privé de toute forme que de me représenter un milieu entre la forme et le non-être, et qui ne fût ni forme, ni non-être, un être informe, presque le non-être.

Alors mon intelligence cessa d'interroger mon imagination, pleine d'images de formes corporelles qu'elle variait et combinait à son gré. Je fixai mon esprit sur les corps eux-mêmes, j'examinai plus profondément cette mutabilité par laquelle ils cessent d'être ce qu'ils ont été et commencent à être ce qu'ils n'étaient pas. Je me mis à soupçonner que cette évolution d'une forme à une autre se faisait par l'intermédiaire d'une chose informe, et non du non-être absolu.

Mais je voulais savoir et non pas simplement soupçonner; et si ma voix, ma plume vous confessaient en détail la solution du problème que vous m'avez inspirée, lequel de mes lecteurs serait assez patient pour me comprendre? Mon cœur ne cessera pourtant pas de vous rendre hommage et d'élever vers vous un cantique de louange pour ces inspirations, car il n'est pas de mot pour les exprimer.

C'est la mutabilité des choses muables qui est susceptible de prendre toutes les formes en quoi se muent les choses muables. Et en quoi consiste-t-elle? Est-elle esprit? Est-elle corps? Est-elle une espèce d'esprit ou de corps? Si l'on pouvait dire : « Un néant qui est quelque chose », ou « ce qui est et ce qui n'est pas », c'est ainsi que je la nommerais. Et cependant il fallait qu'elle fût de quelque manière, pour prendre ces formes visibles et ordonnées que vous savez.

CHAPITRE VII

DIEU A CRÉÉ LA MATIÈRE DE RIEN.

Et, en tout cas, d'où tirait-elle son existence, sinon de vous, par qui sont toutes choses, en tant qu'elles sont? Mais moins une chose vous ressemble, plus elle est loin de vous (il ne s'agit pas d'éloignement dans l'espace). Donc c'est vous, Seigneur, vous qui ne changez pas, selon les circonstances, de nature et de manière d'être, mais qui restez le même, je dis bien le même, le même, saint, saint, saint, Seigneur ⁷⁶⁷ tout-puissant, c'est vous qui, dans le Principe, lequel vient de vous, dans votre Sagesse, laquelle est née de votre substance, avez fait quelque chose de rien.

Vous avez créé le ciel et la terre, cela non point avec votre substance; car votre création aurait été l'égale de votre Fils unique et par suite de vous-même; et il n'eût pas été juste que ce qui ne procède pas de vous vous égalât. Mais en dehors de vous il n'existait rien avec quoi vous eussiez pu les faire, ô Trinité une, Unité trine. C'est pourquoi vous avez créé de rien le ciel et la terre, cette immensité et cette petite chose. Car vous êtes tout-puissant et bon, et vous ne pouviez créer les choses que bonnes : le grand ciel et la petite terre. Vous étiez et il n'y avait rien d'autre, et de ce rien vous avez fait le ciel et la terre, vos deux œuvres, l'une proche de vous, l'autre proche du néant, l'une au-dessus de quoi il n'y a que vous, l'autre au-dessous de quoi il n'y a rien.

CHAPITRE VIII

DE CETTE MATIÈRE INFORME DIEU A TIRÉ L'UNIVERS.

Mais ce ciel du ciel ⁷⁶⁸ est à vous, Seigneur; quant à la terre que vous avez donnée aux fils des hommes pour être visible et tangible, elle n'était pas telle que nous la voyons et la touchons maintenant. Elle était invisible et informe : un abîme sur lequel il n'y avait point de

lumière. « Les ténèbres s'étendaient sur l'abîme ⁷⁶⁹ », c'est-à-dire plus profondes que dans l'abîme. Car cet abîme des eaux, visibles maintenant, possède jusque dans ses profondeurs une espèce de lumière, perceptible aux poissons et aux animaux qui rampent dans son fond. Mais tout cela était presque le néant, étant encore complètement informe; et pourtant cela était apte à recevoir une forme.

C'est donc vous, Seigneur, qui avez créé le monde avec une matière sans forme; de rien vous avez fait ce quasi-rien d'où vous avez tiré les grandes choses que nous admirons, nous, les fils des hommes. Car il est vraiment admirable ce ciel corporel, ce firmament entre l'eau et l'eau qu'au second jour vous avez créé, après la lumière, en disant : « Qu'il soit! », et il fut. Ce firmament, vous l'avez nommé le ciel : le ciel de cette terre et de cette mer que vous créez le troisième jour, en donnant une forme visible à la matière informe, par vous créée avant tous les jours. Déjà vous aviez fait un ciel avant tous les jours, mais c'était le ciel de ce ciel, car « dans le principe vous avez créé le ciel et la terre ».

Quant à cette terre même, votre œuvre, elle n'était qu'une matière informe, étant invisible, chaotique, et les ténèbres régnant sur l'abîme. C'est de cette terre invisible, chaotique, de cette masse informe, de ce presque néant, que vous deviez former tout ce par quoi subsiste et ne subsiste pas ce monde muable, domaine du changement, lequel rend possibles la conscience et la mesure du temps. Car le temps est fait des changements qui se produisent dans les choses, des vicissitudes et des transformations des apparences, et la matière des choses et des apparences est cette terre invisible dont j'ai parlé plus haut.

CHAPITRE IX

LA CRÉATION DU « CIEL ET DE LA TERRE »
FUT ÉTRANGÈRE AU TEMPS.

C'est pourquoi l'Esprit qui a instruit votre serviteur, lorsqu'il rapporte que « vous avez créé dans le principe le ciel et la terre », se tait sur les temps, garde le silence

sur les jours. Car le ciel du ciel que vous avez fait au commencement est en quelque façon une créature intelligente qui, sans vous être coéternelle, ô Trinité, participe toutefois à votre éternité ⁷⁷⁰. La douceur délicieuse de vous contempler enchaîne sa mobilité, et, attachée à vous sans défaillance, depuis sa création, elle échappe aux vicissitudes fugaces du temps. Quant à cette masse informe, à cette terre invisible, à ce chaos, vous ne l'avez pas compris non plus au nombre des jours. Là où il n'y a point de forme ni d'ordre, rien n'arrive, rien ne s'écoule, et par conséquent il n'y a ni jours, ni vicissitudes dans la durée.

CHAPITRE X

PRIÈRE AU DIEU DE VÉRITÉ.

O Vérité, lumière de mon cœur, faites taire les ténèbres qui m'enveloppent. Je m'y suis laissé tomber et mon regard s'est obscurci; mais du fond de ce gouffre, oui de ce gouffre, je vous ai ardemment aimée. Dans mes égarements je me suis souvenu de vous ⁷⁷¹. J'ai entendu votre voix qui, derrière moi ⁷⁷², me disait de revenir, mais j'avais peine à l'entendre à cause du tumulte de mes passions inapaisées. Et maintenant, voici que, brûlant, essoufflé, je reviens à votre source. Que personne ne m'en empêche : j'y boirai et aussi je vivrai. Que je ne sois pas à moi-même ma propre vie! J'ai mal vécu par ma faute, j'ai été la cause de ma mort. En vous je revis! Parlez-moi, instruisez-moi. Je crois en vos livres et leurs paroles ont de profonds mystères.

CHAPITRE XI

CE QUE DIEU A DÉJÀ APPRIS A AUGUSTIN.

Déjà vous avez dit, Seigneur, d'une voix forte à l'oreille de mon âme, que vous êtes éternel, que seul vous avez l'immortalité ⁷⁷³, car vous ne changez ni de forme ni de

mouvement, et votre volonté ne varie pas selon les moments, une volonté changeante n'étant pas immortelle. Cette vérité est claire pour moi en votre présence ⁷⁷⁴. Faites, je vous en prie, qu'elle me devienne de plus en plus claire, et qu'à l'abri de vos ailes je persévère sagement dans cette évidence.

Pareillement vous avez dit, Seigneur, d'une voix forte, à mon oreille intérieure, que toutes les natures, toutes les substances qui ne sont pas ce que vous êtes et qui sont cependant, c'est vous qui les avez créées; qu'il n'y a que le néant qui ne vienne pas de vous, et aussi le mouvement d'une volonté qui s'écarte de vous, l'Être suprême, pour s'abaisser à des êtres inférieurs : car un tel mouvement est une faute et un péché; qu'enfin aucun péché ne vous nuit ni ne trouble l'ordre de votre empire, ni en haut ni en bas. Cette vérité est claire pour moi en votre présence. Faites, je vous en prie, qu'elle me devienne de plus en plus claire, et qu'à l'abri de vos ailes je persévère sagement dans cette évidence.

Pareillement vous avez dit, Seigneur, d'une voix forte, à l'oreille de mon âme, qu'elle ne vous est pas coéternelle non plus, cette créature dont vous êtes la seule volupté, qui jouit de vous dans une union chaste et durable, sans trahir nulle part ni jamais sa nature muable; qui, se tenant en votre éternelle présence, et attachée à vous de tout son amour, n'a point d'avenir à attendre, point de passé à se rappeler, point de vicissitudes, point de distension dans le temps.

Heureuse une telle créature, si elle existe, d'être ainsi unie à votre béatitude, heureuse d'être éternellement habitée et éclairée par vous. Je ne trouve rien à quoi convienne mieux, à mon avis, l'expression de « ciel du ciel ⁷⁷⁵ appartenant au Seigneur », que cet habitacle de votre divinité qui contemple vos délices sans qu'aucune défaillance l'entraîne ailleurs, que ce pur esprit, intimement joint par un lien de paix avec ces saints esprits, citoyens de votre cité qui est dans le ciel, et au-dessus du ciel ⁷⁷⁶.

Que cela fasse comprendre à l'âme qui, dans son pèlerinage terrestre, s'est éloignée de vous, si elle a déjà soif de vous, si « ses larmes sont devenues son pain » lorsque chaque jour on lui dit : « Où est ton Dieu ⁷⁷⁷ ? », si elle ne vous demande, si elle ne désire que d'habiter dans votre demeure tous les jours de sa vie ⁷⁷⁸ (et qu'est sa vie, sinon vous? que sont vos jours, sinon votre éter-